



Gabrielle Petit reçoit la Sainte-Communion pour la dernière fois.

et déclara qu'elle se refuse à entreprendre davantage l'Allemand parce qu'elle... l'aimait !

Ce fut la dernière fois que l'Angleterre éleva une femme à un pareil poste.

Cet exemple entre cent démontre suffisamment le côté faible qui rend les femmes incapables à occuper un pareil poste.

Et cependant, les femmes jouissent de certains avantages que les hommes n'ont pas. Souventes fois, les femmes sont plus fines, plus rusées que les hommes; elles savent mieux cacher leur jeu et exercer sur leurs victimes une grande influence. Il est bien arrivé qu'une femme ait le génie de l'espionnage, mais ce sont là des exceptions. En règle générale, on ne peut lui confier qu'un rôle de moindre importance. La femme est trop sentimentale et se laisse trop aisément aller à écouter la voix de son cœur pour achever une affaire de longue haleine sans précipitation; il lui manque surtout le sangfroid nécessaire à un si haut degré aux agents d'espionnage.

La majeure partie des espionnes sont peu sûres et rares sont celles auxquelles on peut confier de grands secrets.

Habituellement, elles exagèrent leurs rapports par orgueil et vanité.

Prenons comme exemple le procès de Miss Cavell. Qu'y voit-on ? Que l'on a trop parlé. Aussi la conséquence fut-elle désastreuse. Soixante-dix espions furent arrêtés, par suite des indiscretions d'une femme, au point qu'en 1915, à une période des plus importantes de la guerre, le service de renseignement français en Belgique fut totalement désorganisé et dût s'en rapporter entièrement au service anglais. »

Mais Gabrielle Petit était une de ces femmes qui exceptionnellement ont le génie de l'espionnage. On pouvait lui confier la direction d'un pareil service; elle était toute indiquée pour le mener à bonne fin. Gabrielle Petit était modérée, calme et réfléchie; elle agissait uniquement par pur amour patriotique. Elle n'était pas salariée comme un espion ordinaire, elle vécut pauvrement, et à sa mort elle ne possédait que quelques centaines de francs pour toute fortune.

De sa bouche, pas un mot qui eut pu jeter la suspicion sur son service ne sortit; rien qui put nuire à l'œuvre nationaliste qu'elle avait engendrée ne fut divulgué par elle. Elle ne trahit personne. Elle pouvait sauver sa vie, mais dans sa modestie elle résolut simplement de sacrifier plutôt cette jeune vie, qu'elle considérait comme une petite chose eu égard aux immenses sacrifices dont la Patrie

avait besoin, que de fournir à l'ennemi le moindre renseignement qui aurait pu lui être profitable. Elle prit avec elle dans sa tombe le trésor de secrets qu'elle détenait.

On avait beau attendre, reculer le moment de son exécution ; tout était peine perdue. La vaillante jeune fille se considérait comme un soldat de la glorieuse armée belge, attendant la mort le sourire aux lèvres et chantant des cantiques.

« C'est avec les humbles qu'on fait des héros obscurs.... »

* * *

Le jeudi 30 mars, mademoiselle Hélène Petit s'acquitta des différentes commissions que Gabrielle lui avait prié de faire pour elle.

Quand elle arriva chez madame Collet, elle apprit par le fils de cette dame que sa maman était malade. Quel ne fut l'étonnement de mademoiselle Hélène Petit quand on lui dit que sa sœur était en Allemagne.

Voulant à tout prix connaître la vérité, elle s'arma de tout son courage et décida d'aller voir l'aumônier allemand, rue Rhétinckx.

— Monsieur l'aumônier, dites-moi, je vous prie, si vous avez vu ma sœur ?

— Mais certainement, mademoiselle.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Mais je lui ai rendu visite ce matin même.

— Ce matin même ?

— Parfaitement. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Mais, monsieur l'aumônier, parce que quelqu'un vient de me dire à l'instant que ma sœur a été envoyée en Allemagne.

— Non, non, rassurez-vous, mademoiselle, votre sœur est encore ici. Même il faut que je la voie demain.

— Demain, pourquoi cela, monsieur l'aumônier ?

— Parce que je dois lui dire qu'elle devrait se confesser. Jusqu'à présent elle refuse absolument de me dire quoi que ce soit.

— Pourquoi voulez-vous la confesser ? Y a-t-il du neuf, y a-t-il du danger, monsieur ? demanda anxieusement la visiteuse au prêtre.

— Non, ce n'est pas cela, mais quand même, étant donné la peine que votre sœur a encourue, il faut mieux prendre ses précautions et se mettre en règle avec là-Haut. Je profiterai de l'occasion pour lui parler de vous.

Mademoiselle Hélène Petit quitta le prêtre sans être tout à fait rassurée.

Gabrielle était à Bruxelles, oui, mais il eut peut-être mieux valu qu'elle fût en Allemagne. Et puis, pourquoi l'aumônier parlait-il de la confesser ?

Voilà ce que se dit la jeune sœur de la condamnée, en rentrant chez elle, en proie aux plus vives inquiétudes.

Le lendemain, dès 8 heures, elle se rendit à la Kommandantur, où elle fut reçue par un officier qui semblait éviter son regard. La chose la frappa sur l'heure, mais à ce moment elle n'y attachait pas autrement d'importance.

S'adressant alors à la dactylographe, Hélène lui expliquait qu'elle était venue dans le but de s'informer s'il serait possible de faire parvenir une vingtaine de francs à Gabrielle, qui se trouvait sans rien à la prison.

La dactylographe remit la commission à l'officier, qui lui fit répondre à Hélène qu'il remettrait lui-même les vingt francs à Gabrielle, dans l'après-midi.

Ne voulant sans doute pas prolonger l'entretien, l'officier s'était levé et parti.

Dès que son chef eut quitté le bureau, la dactylographe, s'adressant à Hélène, lui offrit une chaise.

— Asseyez-vous, mademoiselle.

— Volontiers, merci, répondit Hélène, se disant que sans doute elle avait tout à gagner d'un entretien avec l'employée et que peut-être elle parviendrait à savoir quelque chose.

En effet, à peine était-elle assise que l'employée commençait à lui poser toutes sortes de questions sur la jeunesse des deux sœurs, sur leur éducation, en lui répétant à tout propos que c'était regrettable, mais que Gaby voulait mourir pour sa Patrie.

Hélène eut soin de ne pas laisser passer de si bonnes dispositions sans en tirer tout le profit possible.

— Mademoiselle, dit-elle à l'employée, vous avez assez de pouvoir ici auprès des officiers ; ne pourriez-vous pas m'obtenir une permission afin que je puisse voir Gabrielle cet après-midi ?

— Monsieur Berens ne rentrera pas avant 1 heure. Mais si vous voulez, vous pouvez attendre ici.

— Certainement, avec plaisir, répondit Hélène avec empressement.

Elle allait être fixée sur le sort de Gaby.

A 1 heure, l'officier rentra. Il demanda ce qu'Hélène faisait encore là.

S'approchant de lui, la dactylographe lui expliqua à voix basse qu'Hélène désirait obtenir un permis pour aller visiter sa sœur.

Sans ajouter un mot, l'officier s'assit devant son bureau, écrivit le permis demandé et le tendit à Hélène. Celle-ci l'arracha de ses mains plutôt qu'elle ne le prit et partit précipitamment.

Elle allait donc pouvoir revoir sa sœur et se convaincre de visu qu'elle n'était pas en Allemagne.

— Avec quel empressement je me rendis à St-Gilles, oh, monsieur, je ne pourrais le dire ! nous raconta mademoiselle Hélène Petit.

Hélas, elle ne se doutait guère de l'épreuve cruelle qui l'y attendait encore.

— Arrivée à la prison, poussée par une main mystérieuse, je suivis comme par miracle toutes les idées qui me passaient par la tête, continua-t-elle.

— Je refusai d'entrer au parloir, prétextant la chaleur, et je restai debout dans le corridor. De cette façon, j'avais l'avantage de pouvoir voir arriver Gabrielle de loin. J'étais à peine là de quelques instants que je vis l'interprète s'avancer vers moi. En m'approchant, il devint pâle comme un mort.

— Qu'y a-t-il, monsieur ? Est-ce que vous sentez mal ? lui demanda Hélène.

— Non, mademoiselle, entrez donc, lui répondit-il d'une voix mal assurée.

La jeune fille le suivit dans le petit parloir.

L'interprète reprit la parole :

— Avez-vous fait de récentes démarches pour votre sœur, mademoiselle ?

— Non, monsieur, sauf ce matin. J'ai demandé qu'on veuille bien remettre à Gaby un peu d'argent ; c'est tout.

— Non, mademoiselle, ce n'est pas ce que je veux dire.... Voulez-vous me promettre le secret ? ajouta-t-il après quelques instants d'hésitation.

— Oui, monsieur, parlez, qu'y a-t-il ?

— Eh bien, mademoiselle, voilà, c'est pour demain matin ; Gabrielle sera fusillée....

Une minute, Hélène resta perplexe devant cette révélation inattendue. Il lui semblait ne pas avoir entendu, ne pas avoir compris.

— Demain matin !... répéta-t-elle machinalement, comme pour se convaincre.

L'interprète fit un signe affirmatif.

Alors, comme un homme qui voit tout s'écrouler autour de lui et qui reste là, indemne, ne pouvant comprendre qu'il est encore en vie, il lui fallut un long moment pour revenir à la réalité.

— Demain matin, ... demain matin !... répéta-t-elle sans cesse, n'osant achever la phrase.

Malgré tout ce qu'elle savait, malgré la condamnation, elle eut peine à comprendre. Le choc était si brusque, si direct, que la pauvre fille croyait rêver. Lentement, la réaction vint et avec elle la compréhension de toute l'étendue de son malheur.

— Ma sœur, ma chère petite sœur, demain elle ne sera plus ! Mais ce n'est pas possible, monsieur, ce n'est pas possible ; dites-moi que ce n'est pas vrai, dites-moi que j'ai mal compris ! s'écria-t-elle en se tordant les mains.

L'interprète resta muet. Seule son attitude désespérée devant cette jeune fille, que le chagrin affolait, répondit pour lui.

Hélène, comme tout homme sous le coup d'une douleur trop grande, trop immense, resta ébranlée. Ses yeux ne se mouillaient pas ; elle ne pouvait même pas pleurer. Mais dire ce qui se passait dans son âme est impossible. Elle-même, maintenant encore, est incapable de le raconter. L'émotion était trop violente. Une seule préoccupation lui vint à l'esprit : ne pas montrer sa peine, cacher son chagrin, le refouler au fond de son cœur aussi difficile que cela puisse être, de peur que sa sœur le voie, qu'elle lise sur son visage son arrêt de mort.

— Oh, non, ça jamais, pensait la pauvre fille, elle ne peut pas le voir, ce serait trop cruel !

Au prix d'efforts surhumains, elle essaya de se donner une contenance.

Enfin, comprenant les sentiments auxquels elle était en proie, l'interprète, voulant lui donner le temps pour se remettre et se calmer un peu, lui dit :

— Si vous voulez attendre, mademoiselle, vous pouvez rester ici. A trois heures, tout le monde sera parti et vous pourrez rester avec votre sœur jusqu'à quatre heures.

Hélène ne put lui répondre, mais son regard lui disait combien elle lui était reconnaissante de cette attention.

— A quatre heures, continua l'interprète, on vient lire la condamnation à Gabrielle et elle devra être rentrée dans sa cellule.

Hélène resta seule, plus morte que vive.

Ah, quelle torture elle endurait ! Sa sœur, sa petite sœur aimée, sa consolation ! Penser qu'elle serait là, tout à l'heure, gaie, souriante, jeune et belle et que le lendemain elle ne serait plus ! Que le lendemain elle serait assassinée lâchement par ces bandits, tuée, déchiquetée par les balles de ces brutes ! Que rien ne pouvait arrêter ces misérables d'exécuter leur projet et que Gaby, seule et sans défense, leur serait livrée, dans toute la splendeur de ses 23 ans, pour être tuée, anéantie.... Et qu'elle serait là, là, tout à l'heure, en vie, pleine de santé, qu'elle devrait la quitter à quatre heures, après soixante minutes, et que, tandis qu'elle, Hélène, sortirait librement de cette prison maudite, d'entre ces murs, ces quelques murs, sa sœur, Gabrielle, serait ramenée dans sa cellule pour la dernière fois....

Une vision d'horreur indescriptible se dessinait à ses yeux. Il sembla à Hélène voir sa sœur devant ses bourreaux, les fusils épaulés.... Leurs fusils fumaient encore.... Là, devant eux, à quelques mètres gisait un corps, un corps de femme, déchiqueté par les balles. C'était Gabrielle....

— Oh, ma petite sœur, gémit Hélène, en se tordant les mains, ma petite sœur....

Il lui semblait que sa tête allait éclater.

— Elle va venir, elle va venir, pensa la pauvrete.

Et cette idée la ranima.

— Il ne faut pas qu'elle voie, mon Dieu, pas qu'elle voie....

Gabrielle fut introduite peu après, gaie comme toujours et pleine d'entrain.

Les deux sœurs s'embrassèrent.

— Ah, tu as encore obtenu un permis ? demanda Gabrielle.

Puis, la regardant plus attentivement, elle remarqua la pâleur d'Hélène, qui ne parvenait pas à cacher son émotion.

— Qu'as-tu donc, Hélène ? Tu es si pâle ? Es-tu découragée ?

— Non, ce n'est rien, ... je suis un peu souffrante....

Hélène ne savait que faire. Lui dirait-elle l'horrible vérité ? Pourrait-elle laisser sa sœur dans l'ignorance de ce qu'elle venait d'apprendre ? Non, elle décida de le lui dire. Mais comment faire ? L'interprète était là. Promptement elle prit une résolution et, se tournant vers l'interprète, elle lui dit :

— Monsieur, je vous prie, voudriez-vous baisser ce store ?

Profitant de ce que celui-ci donna suite à sa demande, Hélène

s'approcha de sa sœur et lui murmura à voix basse ces mots sinistres :

— Gaby, c'est pour demain matin.

Elle n'osa pas la regarder et avait la sensation qu'elle étouffait, la terreur s'empara d'elle.

Gabrielle avait compris, elle rougit un peu, mais ce n'eût que le temps de quelques secondes. Puis reprenant sa physionomie habituelle, elle répondit doucement :

— Je m'y attendais; voilà plusieurs jours que Louise de Bettignies et mes autres codétenus sont partis, et moi, je suis restée!...

— Demain,... je resterai seule, tandis que toi, oh, mon Dieu!

— Mais, Hélène, nous devons tous mourir, un peu plus tôt, un peu plus tard. Je connais maintenant l'heure de ma mort et puis m'y préparer.

Hélène éclata en sanglots.

— Allons, voyons, ne pleure pas, Hélène. Je ne crains pas la mort. Nous nous reverrons un jour.

Mais Hélène était anéantie. Sa douleur, trop longtemps contenue, éclata enfin.

Gaby se dépensa de son mieux à la consoler, à lui donner du courage, comme une véritable petite mère.

Hélène était là, devant sa sœur, folle de chagrin, s'efforçant en vain de se calmer pour ne pas diminuer le courage de sa pauvre sœur.

Ayant passé son manchon à Gaby, celle-ci y glissa deux lettres.

— Hélène, écoute-moi, reprit Gabrielle. Le temps presse à cette heure et j'ai encore quelques dernières recommandations à te faire. Tu iras remercier mon cousin pour tout ce qu'il a fait pour moi, pour tous les services qu'il m'a rendus pour faciliter ma tâche. Tu feras aussi mes adieux à madame Butin et tu remettras ma grammaire anglaise à la personne que tu sais; surtout ne l'oublies pas. Et maintenant, sois courageux. La mort n'est qu'un passage de la terre à l'éternité.

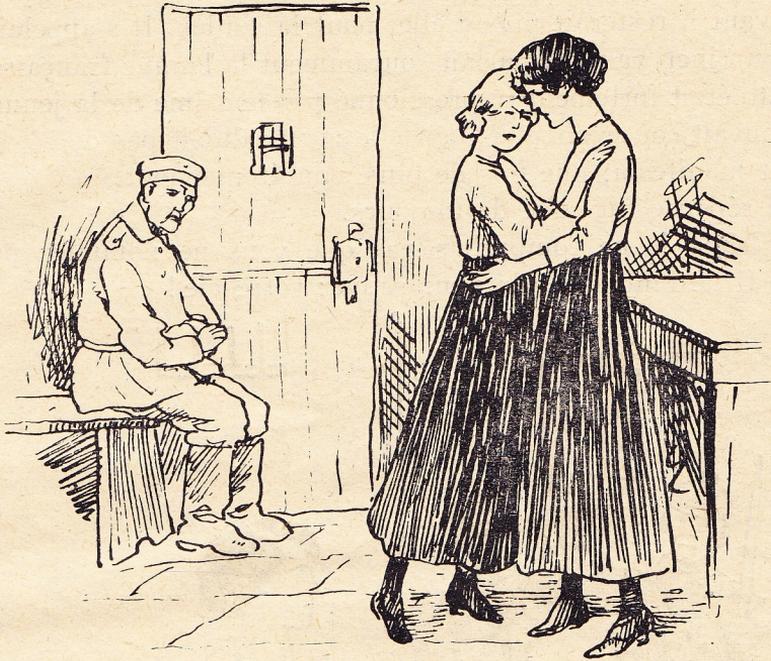
— Demain, à 7 heures, je ne t'ai plus!...

— Mais non, tu ne songes qu'à la vie terrestre.

— Oh, Gaby, Gaby....

— Ne crains rien, petite sœur; ils ne me verront pas faiblir. Tu sais pourquoi je meurs. Je suis heureuse, je ne regrette rien, au contraire.

Hélène sanglotait éperdûment. L'heure de la séparation était venue. Plusieurs fois, elle essaya de partir, mais ne le put. Elle ne pouvait se décider à abandonner Gabrielle.



Les deux sœurs ne savaient se quitter....

Alors Gabrielle, une fois de plus, se montra la plus forte, et se faisant câline, elle dit à l'interprète :

— Si Hélène continue de pleurer ainsi, monsieur, vous irez lui chercher mon drap de lit.

— C'était dit si affectueusement, si gentiment, que je crois que je ris sous mes larmes, raconte mademoiselle Hélène Petit, et elle ajoute :

— On eut dit que c'était moi la condamnée à mort, tant Gaby resta calme, douce et consolatrice.

L'heure fatale avait sonné. Il fallait partir.

Qui pourrait décrire la scène poignante de la dernière étreinte des deux sœurs qui allaient être séparées à jamais ?

Hélène ne pouvait y croire et, tandis que Gabrielle était reconduite dans sa cellule, elle resta devant la prison pour être certaine du sinistre malheur qui la frappait et voir arriver les Allemands et l'aumônier.

— Je vis tout, dit mademoiselle Hélène Petit. Oh, si j'aurais pu terrasser ces monstres, ces criminels !

Quand Gaby fut rentrée dans sa cellule, l'interprète l'y suivit. Dorénavant il resterait près d'elle, pour la veiller. Il s'appelait Otto et était un incroyant. Il parlait couramment la langue française.

Otto était fortement impressionné par le calme de la jeune fille. Il ne pouvait concevoir que Gabrielle n'introduisit pas de recours en grâce et manifesta, une fois de plus, son étonnement.

La réponse fut celle de toujours.

— Mais je ne comprends pas que vous ne nommiez pas vos agents. Il ne faut que cela pour sauver votre vie !



Gabrielle haussa les épaules. Comment pourrait-elle faire comprendre à cet homme tout ce que la proposition avait de blessant ? Il ne l'aurait pas compris.

— Je ne crains pas la mort, répondit-elle simplement.

Cette réponse parut encore plus surprenante à cet homme in-

croyant qui niait l'existence de Dieu et d'une vie meilleure. Pour lui, la vie était tout et, pour elle, il fallait tout sacrifier.

A ce moment, Hermann parut et dit quelques mots à Otto.

— Mademoiselle, dit celui-ci, vous devez vous rendre au bureau pour y recevoir une communication.

— Je la connais, mais j'irai quand même.

Quelques instants après, elle se trouvait devant l'autorité allemande chargée de lui apprendre qu'elle serait exécutée le lendemain.

Quelqu'un déplia une pièce et en donna lecture.

Le recours en grâce introduit par sa marraine et sa sœur était rejeté. La condamnée serait donc exécutée le lendemain, soit le 1^{er} avril.

La lecture finie, l'homme regarda Gabrielle, attendant une réponse.

Celle-ci, impassible, lui dit du bout des lèvres :

— Fort bien; j'ai le temps de prendre mes dernières dispositions.

Et, la tête droite, elle rentra dans sa cellule.

Le grand empire allemand exigeait donc le sang de cette pauvre petite jeune fille belge !

Après Miss Cavell, Gabrielle Petit ; une femme de plus, une enfant presque.

Que pouvait faire au militarisme prussien l'indignation que produirait ce nouveau crime dans le monde tout entier ?

Gabrielle devait mourir. Et pourquoi ?

Parce qu'elle restait fidèle à la parole donnée, à l'engagement pris; parce qu'elle se refusait à une trahison.

Voilà des sentiments trop élevés pour être compris par les tortionnaires de la Belgique et les parjures d'Outre-Rhin.

* * *

Ce même 31 mars 1916, madame Segard, la marraine de Gabrielle, reçut une visite à laquelle elle ne s'attendait guère.

A 11 heures du matin, un soldat allemand frappe à la porte de la brave dame et, en ricanant, lui remet un pli contenant la communication du rejet du recours en grâce introduit par elle.

Le document était libellé en langue allemande. En vain madame Segard essaya de déchiffrer le contenu de la missive.

— Je ne comprends pas, dit-elle au soldat allemand.

Alors la brute boche, qui comprenait parfaitement, fit le geste d'épauler un fusil, et ajouta :

— Demain, sept oures, Kabielle Petit, pan....

Je pense que si un Brils quelconque, muni d'un revolver, eut assisté à cette scène, il n'eut pas attendu « demain, sept oures » pour faire « pan » à son tour. Le Boche l'eut sans doute appris à ses dépens. Heureusement pour lui, Brils était déjà assassiné par les « justiciers allemands » et madame Segard était seule.

On comprendra dans quel état la brave dame entreprit une série invraisemblable de démarches, remuant ciel et terre pour obtenir un permis de visite. Après des avatars sans nombre, ses efforts furent couronnés de succès.

Quand elle put finalement pénétrer dans la prison, elle trouve sa nièce pleine d'entrain, gaie, comme toujours, mais plus tendre, songeant à tout et à tous, « s'oubliant elle-même, comme si elle était déjà partie », raconte madame Segard.

Ce fut encore la marraine qui fit l'impression d'être la condamnée, tandis que Gabrielle essaya de la consoler.

— Naturellement, j'aurais bien pu te prédire que la demande serait rejetée.

— Oh, mais tout espoir n'est pas perdu !

— Comment, marraine, tu oublies que c'est demain, à sept heures !...

— Je vais me rendre auprès du nonce du Pape, du ministre d'Espagne et de l'Amérique. Ils font tant pour nous.

— Ce sera inutile ; il n'y a qu'un moyen de me sauver : il faudrait que je livre mes collaborateurs. Or cela, je ne le ferai pas, maintenant bien moins que jamais. Un soldat, capturé par l'ennemi, trahit-il ses camarades ?

— Mais si vous pouvez par là sauver votre vie, intervint Otto.

— Vous ne le comprendrez jamais, et cela s'explique, car votre empereur, votre gouvernement lui-même vous a donné l'exemple de la trahison.

— Oh, si elle voulait s'entendre avec Goldsmith, lui parler, alors tout espoir ne serait pas perdu, continua Otto en parlant à la marraine. Lui avez-vous déjà écrit ?

— Oui, je l'ai prié de venir ici.... Oh, Gabrielle, laisse-moi au moins introduire une demande de suspension d'exécution ?...

— Oh, fais seulement, marraine, si cet espoir peut te consoler.

— Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

— D'ailleurs, j'aimerais parler à ce Goldsmith, j'ai quelques mots à lui dire. Mais je mourrai tranquille. Oh, marraine, veille sur Hélène, elle est si triste et elle restera toute seule.

— Pourquoi, mon enfant, as-tu fait tout cela ? s'écria la marraine éplorée.

— Pour la Patrie, marraine.

— Mais....

— Oui, oui, je sais bien ce que tu vas me dire. Il y en a beaucoup qui ne font pas leur devoir.

Ce ne furent jamais de telles considérations qui auraient pu arrêter Gabrielle. Elle ne connaissait qu'une seule chose : le devoir. Jamais un esprit de lucre n'était intervenu dans les mobiles qui l'avaient poussée à se sacrifier à la cause de la justice et du droit. On ne dut pas lui promettre de récompense immédiate ou autre. Rien. Elle avait vécu pauvre, elle mourrait pauvre, laissant pour toute fortune quelques centaines de francs !

Pour distraire sa marraine, elle imagina de l'occuper et lui demanda de faire des démarches pour obtenir la faveur d'avoir un prêtre belge à son heure dernière.

Puis, d'une voix calme, mais ferme, elle continua :

— Écoute, marraine. Je devais travailler pour mon pays. Le droit est de notre côté. Et si demain on m'ôte la vie, je mourrai contente et heureuse d'avoir fait mon devoir. Je n'ai qu'un seul regret, celui de n'avoir pu faire davantage. Puisse ma mort inciter les autres à soutenir notre armée.

— Gabrielle, Gabrielle ! gémit la pauvre marraine.

— Et si mes ennemis répandent le bruit que j'ai faibli, démens-le carrément, chère marraine, car ils auront menti. Si je consentais à dénoncer mes collaborateurs, j'aurais immédiatement la vie sauve. Mais ce serait lâche. Bon courage, marraine chérie. Occupe-toi de me chercher un prêtre belge, fais l'impossible. Il y aura cinq messes pour le repos de mon âme. Sois bien tranquille sur mon attitude à la minute suprême....

— Mais la nature peut faiblir, Gaby....

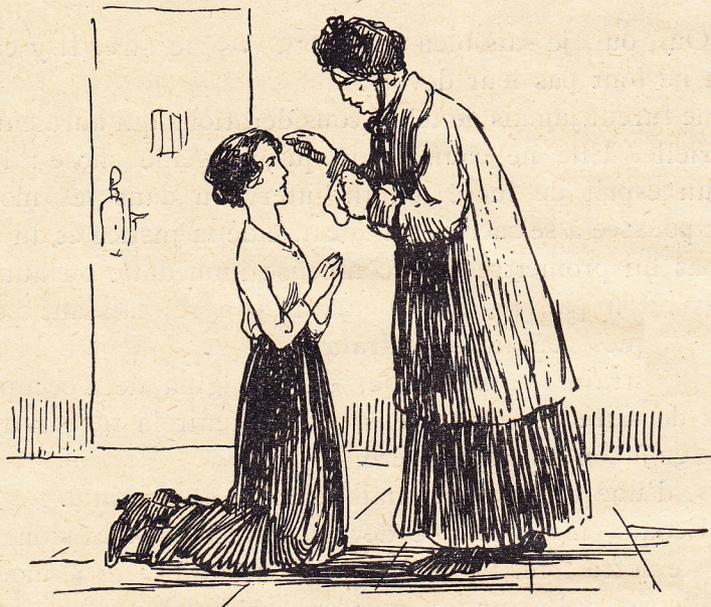
— Ne crains rien. Je meurs Belge et chrétienne. Cette nuit, je me reposerai bien, car demain je dois être fraîche et dispose. Regarde, voilà mon ouvrage, je veux l'achever.

— A quoi penses-tu, pauvre enfant ?

— A toi, marraine. Ce sera un souvenir de ta petite Gabrielle.

Je l'ai commencé dans cette prison et l'y achèverai. Quand tu regarderas les dernières piqûres, elles te diront que ma main n'a pas tremblé. Et maintenant, donne-moi ta dernière bénédiction.

Et Gabrielle s'agenouilla, comme les enfants qui reçoivent la bénédiction de leur maman avant d'aller dormir.



Elle aussi dormirait bientôt, mais du dernier sommeil, le repos éternel.

Sa conscience tranquille avait soif de repos.

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Solennellement ces paroles tombaient dans le silence.

— Ainsi soit-il, répondit Gabrielle d'une voix ferme.

Après un dernier adieu touchant, Gabrielle se détacha de l'étreinte de sa marraine, qui pleurait à chaudes larmes.

D'un pas alerte, elle s'enfonça dans le long couloir conduisant à sa cellule, mais avant de disparaître au bout du corridor, elle se retourna une dernière fois et, faisant un geste d'adieu de la main, elle cria d'une voix claire :

— Tu sais, pas de bandeau ! Adieu !

C'était fini ; sa marraine ne la verrait plus.

Au moment même où Gabrielle rentrait dans sa cellule, un aumônier allemand, qui se disait l'aumônier des condamnés à mort, se présenta pour être reçu par la jeune martyre.

— Je viens pour vous consoler, dit le prêtre, simplement.

— Je désire me confier à un prêtre belge, répondit mademoiselle Petit.

— Les lois militaires s'y opposent.

— Vos lois militaires s'opposent à donner cette suprême consolation à quelqu'un qui va mourir ?

— C'est-à-dire que des prêtres étrangers ne sont pas autorisés à exercer leur ministère auprès des condamnés.

— Monsieur, je vous le dis sans haine : je ne puis me confier à un prêtre allemand.

Elle craignait qu'en se confessant à un prêtre allemand et en lui ouvrant son cœur, elle laisserait échapper des paroles qui pourraient être dangereuses pour d'autres.

— Cependant, j'aimerais beaucoup communier une dernière fois. Permettez-moi d'écrire ma confession et de vous prier de la transmettre à un prêtre belge pour qu'il m'absolve. Si vous êtes un honnête homme, monsieur, et je le crois, vous me l'accorderez. En attendant, je me confesse à Dieu et je crois que cette nuit je pourrai m'approcher de la Sainte-Table en état de grâce, car j'ai la contrition parfaite et j'aime Dieu pour Lui-même. Dans ces conditions, pouvez-vous me donner la Sainte-Hostie ?

— Demain matin, je vous apporterai la Sainte-Communion, répondit le prêtre sans hésitation.

— Merci, monsieur.

Et l'aumônier partit, plein d'admiration pour cette belle âme.

* * *

Goldsmith jubilait. Gabrielle Petit, l'intraitable condamnée l'avait fait appeler.

— Aha, cette fois nous la tenons. J'ai bien pensé que les derniers moments seraient les plus terribles ! se dit-il. Nous avons perdu un temps précieux. La mort l'effraye, elle lui fait peur. Et qui n'effrayerait-elle pas ?

Le mouchard se frottait les mains de contentement. Il croyait triompher, le pauvre !

Déjà il entrevoyait les arrestations multiples qu'il espérait encore pouvoir faire. Quel succès pour lui ! Car les révélations de la jeune fille seraient importantes, il n'en doutait pas car l'espionnage continuait à causer un tort immense à l'armée allemande. Il sentait que

les choses les plus secrètes étaient éventées, son flair de policier le lui disait, et il ne parvenait pas à en découvrir les fauteurs.

Il s'empressa donc de se rendre à l'appel de sa victime et arrivait tout heureux.

— Mademoiselle Petit, vous m'avez fait appeler? dit-il aimablement.

— Monsieur le commissaire, excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Mais ce n'est rien, absolument rien.

— J'ai une communication très importante à vous faire.

Goldsmith croyait rêver, malgré toute son assurance.

— Je suis tout oreille, dit-il.

— Je vous ai prié de venir ici pour vous dire que je vous pardonne sincèrement.

Quand Goldsmith entendit ces paroles, il crut tomber des nues; il ne pouvait croire avoir bien entendu.

— Plaît-il? demanda-t-il, en regardant Gabrielle d'un air hébété.

— Je veux vous dire que je vous pardonne du fond du cœur.

— Que vous me pardonnez, répéta-t-il, comme dans un rêve. Quoi?

— Tout le mal que vous m'avez fait : mon arrestation, mes interrogatoires et toutes les tortures morales et corporelles que vous m'avez infligées, en un mot, tout ce que vous avez imaginé pour me faire souffrir. Je vous pardonne tout cela,... même ma mort.

Le policier sentit grandir sa colère et son dépit, au fur et à mesure que Gabrielle énumérait tous les supplices qu'elle avait endurés.

— Comment, s'écria-t-il, vous moquez-vous même de la mort?

— Je suis, au contraire, tout à fait sérieuse et ce que je vous dis sont mes sentiments réels. Je suis sur le seuil de la mort et je veux mourir sans haine et rancune. Vous ne devez pas croire que je quitte ce monde avec un sentiment de ressentiment. La paix est descendue dans mon cœur, où déjà pénètre une joie céleste.

— Mais vous retournez les rôles. L'Allemagne doit vous pardonner vos crimes.

— L'heure n'est plus aux vaines discussions et vous ne me fâchez plus. Je veux cependant vous dire, une dernière fois, que vous avez tort et que je ne vous en veux pas.

— Mais, par exemple!...

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS